

CANOBBIO, Éric, 2009 *Géopolitique d'une ambition inuite. Le Québec face à son destin nordique*, Québec, Septentrion, 342 pages.

Thibault Martin

Volume 36, Number 2, 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1015986ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1015986ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Inuksiutiit Katimajit Inc.
Centre interuniversitaire d'études et de recherches autochtones (CIÉRA)

ISSN

0701-1008 (print)

1708-5268 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Martin, T. (2012). Review of [CANOBBIO, Éric, 2009 *Géopolitique d'une ambition inuite. Le Québec face à son destin nordique*, Québec, Septentrion, 342 pages.] *Études/Inuit/Studies*, 36(2), 227–230. <https://doi.org/10.7202/1015986ar>

Recensions / Book Reviews

CANOBBIO, Éric

2009 *Géopolitique d'une ambition inuite. Le Québec face à son destin nordique*, Québec, Septentrion, 342 pages.

Cet ouvrage, par son exhaustivité et la finesse de son analyse, constituera, malgré quelques faiblesses, un repère dans les études sur le Nunavik et, d'une certaine manière, dans celles des relations entre le Canada et les Inuit. L'objectif du texte est de mettre en parallèle l'appropriation politique du Nunavik par les Inuit et par le Québec et d'analyser les conflits et les convergences que ce double processus de «régionalisation», selon la formule de l'auteur, engendre. Le texte est écrit avec élégance et l'auteur, bien qu'il propose des analyses complexes et entraîne parfois le lecteur dans des digressions, développe sa thèse de façon convaincante.

Publié en 2009, ce livre ne peut débattre de l'échec du référendum sur la création d'un gouvernement régional du Nunavik. Alors que beaucoup de chercheurs avaient, comme moi, tablé sur son adoption qui apparaissait comme la conséquence naturelle du long processus d'autonomie gouvernementale des Inuit, Canobbio ne s'était pas prononcé sur ce sujet. Néanmoins, son analyse du processus d'acquisition de l'autonomie politique par les Inuit du Nunavik contient tous les éléments qui permettent de l'expliquer. Pour l'auteur, ce processus, qu'il qualifie d'étapiste (p. 300), s'alimente de contradictions et de tensions: tensions internes, d'abord entre les fondateurs du mouvement coopératif et les leaders issus de la négociation de la Convention de la Baie James, puis entre les tenants d'une économie fondée sur la redistribution communautaire et l'approche de Makivik, que Canobbio qualifie de néolibérale. Les conflits qui se sont déroulés à l'intérieur du Canada lui-même (référendums souverainistes, rapatriement de la Constitution, échecs des ententes constitutionnelles) ont constitué, selon lui, autant de séquences d'accélération ou de réorientations de ce processus (p. 323). Sans oublier les tensions avec d'autres territoires, le Nunatsiavut (Terre-Neuve-et-Labrador) et le Nunavut (notamment pour le contrôle des eaux littorales); tensions avec les autres groupes autochtones ou distanciation d'avec ces derniers, tant au niveau régional avec les Cris, qu'au niveau national avec les Premières Nations. Chacune de ces interrelations plus ou moins conflictuelles a, selon Canobbio, contribué à définir les frontières matérielles du Nunavik, mais aussi ses frontières symboliques puisqu'elles ont permis aux Inuit d'affirmer leur propre vision du monde et de leur avenir.

L'ouvrage de Canobbio articule plusieurs thèses qui se développent plus ou moins sur un continuum historique. J'en retiens cinq. Tout d'abord, celle que je viens de mentionner, l'étapisme tranquille inuit et l'importance des conflits et divergences dans

la construction des contours politico-géographiques du Nunavik. La seconde suggère que le succès de la régionalisation du Nunavik repose à la fois sur son ancrage dans le Québec mais aussi sur son inscription dans l'œkoumène politique inuit. Cette inscription, les Inuit la concrétisent par leur participation aux institutions inuit tant nationales que circumpolaires, ainsi que par leur engagement dans la gestion de problématiques communes, telles que le changement climatique ou la protection de l'environnement. Cette intégration, malgré l'inscription dans des frontières provinciales distinctes, que d'ailleurs les Inuit assument (ils n'ont pas demandé à joindre le Nunavut) leur permet d'actualiser leur «appartenance [à] une civilisation cohérente, une sorte de Méditerranée polaire où les cultures régionales inuites et leurs interdépendances définissaient un espace communautaire historique et inaliénable [...]» (p. 335).

La troisième thèse veut que, tout comme la création du Nunavut est devenue le «meilleur élément de promotion» du fédéralisme (p. 158) et a permis au Canada de donner une plus grande légitimité à ses prétentions territoriales dans l'Arctique, la création du Nunavik atteste de la capacité de la fédération à se renouveler. En effet, c'est, selon Canobbio, en s'appuyant sur le lien tutélaire et sur le cadre institutionnel fédéral que les Inuit ont fait progresser la régionalisation du Nunavik (p. 223). Cela est néanmoins paradoxal puisque Ottawa a sans doute été l'acteur le moins proactif dans ce dossier. Cet attachement au régime fédéral, même s'il s'est avéré positif, est intéressant car Ottawa s'est montré peu enclin à soutenir les Inuit dans leur opposition à l'indépendance du Québec, les laissant porter seuls leurs revendications sur les scènes internationales. Cette tiédeur d'Ottawa s'explique par le fait que la stratégie inuit, anti-indépendantiste, les avait amenés à réclamer leur propre droit à l'autodétermination, au cas où les Québécois choisiraient d'exercer ce même droit. Ottawa ne pouvait souscrire à un tel argument, de peur que cela n'entraîne une contagion à l'ensemble des groupes autochtones du pays.

Quatrièmement, mais il s'agit plutôt d'une hypothèse, Canobbio se demande si le modèle de régionalisation du Nunavik qui se dessine ne constituerait pas un exemple à suivre pour le Québec. En effet, le gouvernement provincial, malgré son engagement et une véritable volonté politique, s'est jusqu'à présent montré relativement incapable de donner aux régions les moyens d'exercer l'emprise qu'elles souhaitent avoir sur elles-mêmes. Canobbio note que, paradoxalement, alors que la régionalisation du Nunavik et des territoires cris semble vouloir établir un nouveau «standard» dans le domaine, celle des régions situées immédiatement au Sud est un des grands échecs du Québec en termes de géopolitique.

Finalement, bien qu'il ne s'agisse pas en soi d'une thèse, mais du résultat d'une analyse spécifique, Canobbio présente la régionalisation du Nunavik comme le résultat quasi exclusif d'un processus politique. Il est remarquable qu'il passe presque sous silence le rôle des décisions judiciaires. Il consacre, comme on s'en doute, beaucoup d'espace à la crise de la Baie James, mais sans faire référence, sauf erreur de ma part, à la décision du juge Malouf (son nom n'apparaît même pas dans l'index). Tout semble se passer, pour Canobbio, comme si les débats au sein de l'arène juridique n'avaient joué qu'un rôle secondaire dans la marche vers l'autodétermination des Inuit et des

Autochtones en général. Si, de prime abord, cela peut surprendre le lecteur, il est en revanche intéressant de réaliser que finalement une analyse unidimensionnelle peut s'avérer très puissante. Sans vouloir faire ici l'éloge du disciplinarisme, je dirais que la thèse que l'auteur développe, ne serait-ce que parce qu'elle a le mérite de susciter le débat, est à mon avis, au moins aussi intéressante que bien des travaux inter, multi ou transdisciplinaires qui ont davantage la cote aujourd'hui.

La documentation sur laquelle repose l'ouvrage est riche et variée. Bien que je sois relativement au courant des travaux sur les questions autochtones, l'auteur a réussi à me surprendre à plusieurs reprises en «détarrant» des documents d'archives ou en faisant remonter à la surface certains épisodes moins connus des rapports entre les politiques et les Autochtones. Je pense par exemple à un échange qu'il rapporte entre un leader Nisga'a et Pierre Elliott Trudeau qui révèle l'arrogance de l'ancien Premier ministre et son refus, au nom de la *realpolitik*, de prendre en considération la vision du monde des Autochtones (p. 136). Malheureusement, l'auteur omet souvent de citer ses sources, non seulement lorsqu'il fait des rappels historiques, mais aussi lorsqu'il rapporte textuellement et entre guillemets les propos d'un auteur ou d'un acteur politique. C'est infortuné, car cela enlève une partie de la crédibilité de certaines démonstrations et déroge à l'esprit de la démarche scientifique en ne permettant pas au lecteur qui le souhaiterait de retourner aux sources pour les réinterpréter ou pour les exploiter à son tour.

Je ne sais s'il faut imputer cette erreur à une mauvaise méthodologie de l'auteur ou bien à une pression de l'éditeur qui, comme c'est parfois le cas, aurait voulu limiter les entrées bibliographiques. À cet égard, la bibliographie qui suit l'ouvrage est relativement courte et ne reflète certainement pas l'ensemble de la documentation sur laquelle l'auteur s'est manifestement appuyé. De plus, elle ne correspond pas aux standards de rigueur en vigueur dans les publications académiques. En effet, plusieurs auteurs cités dans le texte n'apparaissent pas en bibliographie, d'autres qui le sont ne sont pas cités dans le corps du texte. Par ailleurs, l'index est incomplet, des termes fréquemment utilisés, tels que Nunavut, n'y apparaissent pas. Il est décevant que l'éditeur n'ait pas veillé à ce que ces erreurs soient corrigées avant la publication.

De même, une section méthodologique aurait été pertinente. Il n'est pas évident, en effet, de distinguer les informations obtenues à partir d'une revue de littérature, d'une analyse de documents de première main ou bien encore issues de témoignages recueillis par l'auteur. À cet égard, celui-ci ne semble pas avoir interrogé la population ou les leaders inuit pour obtenir leur propre vision du processus d'autonomie politique dans lequel ils sont engagés depuis plus de 50 ans, alors qu'il a interrogé et cite les fonctionnaires du gouvernement provincial. Cela s'explique par l'approche adoptée: celle-ci est non seulement disciplinaire, mais propose un regard distancié. En somme, il s'agit d'une analyse qui objective le réel sans chercher à restituer la compréhension que les acteurs eux-mêmes en ont. L'auteur opère cette distanciation de plusieurs manières, notamment en mettant en perspective — ce qui pourra surprendre le lecteur — la situation du Nunavik avec celle de la Nouvelle-Calédonie. Avec cet ouvrage, nous sommes loin des recherches partenariales, voire des projets de co-construction des connaissances qui sont désormais à la mode en Amérique du Nord. Si une telle

approche risque de désorienter des lecteurs canadiens, il faut par contre admettre que ce livre, contrairement à certains textes publiés aujourd'hui sur les questions autochtones, a le mérite de présenter une analyse critique et en profondeur qui contribuera à alimenter le débat sur la question de l'autonomie gouvernementale des Autochtones. C'est donc un texte dont je recommande la lecture.

Thibault Martin
Chaire de recherche du Canada sur la
gouvernance autochtone du territoire
Département des sciences sociales
Université du Québec en Outaouais
Case postale 1250, succursale Hull
Gatineau (Québec) J8X 3X7, Canada
Thibault.martin@uqo.ca

DORAIS, Louis-Jacques

2011 *Être huron, inuit, francophone, vietnamien... Propos sur la langue et sur l'identité*, Montréal, Liber, collection Carrefours anthropologiques, 304 pages.

Comme l'explique Louis-Jacques Dorais dans la présentation de son livre, ce dernier a pour objectif de jeter un regard anthropologique sur les phénomènes identitaires et leurs dimensions linguistiques, à partir de sa propre expérience de chercheur. Il s'agit donc d'un grand œuvre qui rassemble 45 ans de recherche et de réflexions sur l'interaction entre langue, culture, société et identité chez les Inuit, les francophones de l'Amérique du Nord, les Vietnamiens, les Hawaïens et les Hurons-Wendat de la région de Québec.

L'ouvrage comprend huit chapitres, une conclusion et une annexe intitulée «Petite introduction à la langue inuit», originalement publiée en 1974, qui résume les principales caractéristiques grammaticales de l'inuktitut parlé au Nunavik. Cette analyse linguistique devrait particulièrement intéresser les lecteurs de la revue *Études/Inuit/Studies* car elle «repose sur le discours même des locuteurs inuit plutôt que sur des concepts introduits de l'extérieur. Elle amène implicitement le lecteur à penser comme ces locuteurs et à s'identifier ainsi à leurs représentations cognitives» (p. 12).

Les quatre premiers chapitres ont déjà été publiés entre 1979 et 1994 mais, comme le note l'auteur, ils traitent de façon encore valide et originale des thèmes de la langue et de l'identité. Dans cette première partie de l'ouvrage, la discussion porte sur la diglossie, «situation où l'inégalité sociale entre classes ou groupes dominants et dominés s'accompagne d'une inégalité langagière qui la renforce, la langue des dominants cherchant à s'imposer et à éventuellement éliminer celle des dominés» (p. 10).

Bien qu'ayant trouvé le livre fort intéressant, je ne m'attarderai ici qu'aux deux chapitres concernant les Inuit. Le chapitre 4, «À propos d'identité inuit», publié en 1994, présente diverses formes d'identité: linguistique, culturelle, ethnique et nationale. L'auteur y définit l'identité culturelle et l'identité ethnique (ou ethnicité) puis applique ces concepts dans le contexte inuit. Il conclut que les Inuit d'aujourd'hui sont partagés entre une définition culturelle et une définition ethnique de qui ils sont — cette dernière conception étant surtout véhiculée par les leaders régionaux et nationaux qui considèrent que les Inuit sont d'abord les résidents de territoires nordiques avec des droits économiques et politiques.

Dorais reprend cette conclusion au début de son chapitre 7, intitulé «Quelques facettes, linguistiques et autres, des identités inuit contemporaines», en expliquant que les chercheurs avaient surtout insisté sur les aspects collectifs — culturels ou ethniques — des identités inuit contemporaines. Citant le numéro d'*Études/Inuit/Studies* de 2001 sur les identités inuit, qu'il a dirigé avec Ned Searles, il souligne que déjà, dans leur introduction, ils avaient énuméré un petit nombre de chercheurs qui s'étaient intéressés aux aspects individuels de l'identité (p. ex., à propos du nom). C'est, entre autres, sur ces derniers que l'auteur se penchera en traçant des vignettes de son expérience personnelle en Alaska, au Canada et au Groenland.

Il constate d'abord que l'érosion langagière des Inupiat de l'Alaska et des Inuvialuit de l'Arctique occidental canadien ne signifie pas la perte de l'identité. Selon lui, l'autonomie croissante des territoires arctiques «contribue grandement à asseoir cette identité sur les bases solides» (p. 196). D'ailleurs, comme le rappelle Dorais dans la conclusion de son ouvrage, là où la langue inuit est moins utilisée, l'identité prend des dimensions ethniques. De plus, la perte de la langue n'implique pas automatiquement celle de la culture inuit, les activités entourant la chasse à la baleine à Barrow, Alaska, en étant un bon exemple.

Au Canada, les locuteurs utilisant principalement des langues inuit seraient 12 000 au Nunavut et 9500 au Nunavik. Citant les recherches qu'il a menées avec Susan Sammons sur le rapport entre langue et identité à Iqaluit, la capitale du Nunavut, Dorais note que le bilinguisme (inuktitut et anglais) qu'on retrouve dans ce territoire le distingue de l'Alaska où l'anglais est omniprésent, mais également du Groenland où la langue inuit domine. Il explique aussi que «le parler autochtone est principalement utilisé dans les circonstances où l'on cherche à renforcer la communauté inuit et à poursuivre la tradition» (p. 199), ce qui corrobore le lien entre langue et identité. Dorais note d'ailleurs que lorsque la langue ancestrale joue encore un rôle important (p. ex., au Groenland, au Nunavut et au Nunavik), l'identité communautaire prend des connotations nationales ou fortement autonomistes plutôt qu'ethniques.

Une des conclusions de l'auteur est que «l'identité personnelle inuit, façonnée par le nom ou les noms reçus à la naissance d'un ou de plusieurs éponymes, semble avoir préséance sur l'identification collective» (p. 217). Les crises identitaires se joueraient à ce niveau personnel parce que l'identité individuelle serait moins solidement ancrée que l'appartenance à une collectivité ethnique ou culturelle, qui elle est assez bien

définie. Ce serait particulièrement le cas de jeunes n'ayant pas assez de connaissances et de compétences pour la vie inuit «traditionnelle» ni pour le monde extérieur.

Comme le souligne Dorais en concluant son chapitre, les identités inuit sont complexes et possèdent de multiples facettes. Son livre nous en aura fait découvrir plus d'une. Un livre à lire par tous ceux qui s'intéressent aux questions liées à la langue et à l'identité.

Référence

DORAIS, Louis-Jacques et Edmund (Ned) SEARLES
2001 Identités inuit / Inuit identities, *Études/Inuit/Studies*, 25(1-2): 9-35.

Murielle Nagy
CIÉRA
Université Laval
Pavillon De Koninck
Québec (Québec), G1V 0A6, Canada
murielle.nagy@fss.ulaval.ca

KRUPNIK, Igor and Vera Oovi KANESHIRO (editors and compilers)
2011 *Neqamikegkaput / Faces We Remember: Leuman Waugh's Photography from St. Lawrence Island, Alaska, 1929-1930*, Washington, Smithsonian Institution, Arctic Studies Center, Contributions to Circumpolar Anthropology, 9, 191 pages.

At the core of this book is a collection of photographs taken on St. Lawrence Island, Alaska by Leuman Waugh during his two years (1929-30) as dentist aboard the U.S. Coast Guard Cutter *Northland*. The significance of the volume lies not only in making these historic images available for the first time, but also in showing how the return of photographs to communities of origin elicits memories and stories that both enrich the meanings of collections and reinvigorate ties among families and generations.

Neqamikegkaput / Faces We Remember was produced through a cooperative agreement between the National Museum of the American Indian (NMAI) and the National Museum of Natural History (NMNH), with assistance from the Native Corporations of Gambell and Savoonga, the two main villages of St. Lawrence Island. This is an excellent addition to *Akuzilleput Igaqullghet / Our Words Put to Paper* (Krupnik et al. 2004), the sourcebook on St. Lawrence Island heritage and history compiled a decade ago. Both volumes are part of the "Contributions to Circumpolar Anthropology" series published by the Smithsonian's Arctic Studies Center (ASC). Both represent ongoing initiatives by Arctic communities and the ASC to repatriate or return knowledge by seeking to make information held in (often distant) archives

available to those at the source and collaborating with local experts in the production and care of that knowledge.

How did these photographs come to light? A few interesting prints stamped with Waugh's name surfaced in Smithsonian archives when *Akuzilleput Igaqullghet* was being compiled. In 2000, researcher Lars Krutak traced these items to a collection of Waugh materials at the Rankin Museum of American Heritage in rural North Carolina. The Smithsonian offered to purchase the collection, and by 2001 all but the 3-dimensional objects had been moved to the NMAI.

An introductory essay by anthropologists and archivists at the NMNH and the NMAI who worked most closely with the collection offers informative context about Waugh's many trips to Alaska and eastern Canada, his interactions and correspondence with local people, and his career in dentistry. Waugh was known in medical circles as "the person who brought professional dentistry to the Arctic," as a scholar of Arctic health, and as a strong advocate of a traditional diet. The introduction also discusses how the collection of several thousand prints, negatives, and lantern slides has been processed and organised. The 105 prints from St. Lawrence Island in this volume are the first Waugh materials to be published. They represent one small portion of the collection that was in fairly good condition and that might serve as a pilot for future publications. The introduction also recounts how the book's multivocal format took shape.

The title, *Faces We Remember*, is apt, as the photographs are, for the most part, portrait-like images of individuals and family groupings posing for the camera, often wearing their finest clothes (sometimes out of season!). The book is divided into sections by subject matter. Part 1 features images of people from Gambell; Part 2, people from Savoonga. Parts 3 and 4 are scenes in and around the villages of Gambell and Savoonga respectively, also primarily of people, but with houses or village scenes in the background. A few depict people engaged in an activity, such as splitting a walrus hide, preparing food, or being vaccinated. Part 5 consists of photos of St. Lawrence Islanders aboard the Coast Guard cutter.

In spite of their posed quality, Waugh's photos have a noticeable intimacy. His captions indicate that his interest in taking pictures was not medical or scientific but more personal and social. Excerpts from his writing (see Appendix 5) reveal a caring and respectful attitude toward his patients. Waugh also made efforts to send photos back to people on the island, and to correspond with some of his subjects.

Waugh's captions for his photographs, when they do exist, are minimal. Some of the St. Lawrence Island prints had handwritten notes added by a local resident or teacher, but many had no labels at all (Appendix 1 includes all original photo captions). Smithsonian anthropologists sent the images to Willis Walunga, long-time resident of St. Lawrence Island and local history expert. Walunga enlisted local elders to look them over and identify people they knew. Several other esteemed St. Lawrence Island elders and culture-bearers contributed commentaries. These stories and memories were

compiled for each image, essentially giving the once-forgotten photos a “second life” (p. 15, 33).

The present-day commentaries by St. Lawrence Islanders on each photograph are important from several standpoints. First, the photos have served as a catalyst for information about St. Lawrence Island family histories and all kinds of detailed knowledge about local genealogies, kinship, and interfamilial connections. The narratives also contain cultural knowledge about such things as clothing styles and the proper handling and processing of food. Moreover, when contributors describe what a person is known or remembered for, they convey a deep sense of the values that make a well-respected man or woman. The narratives are also very gendered, both in how people are remembered and in what they are remembered for. For example, women are remembered for their marriages, their children, and their skills in storytelling and sewing, whereas men are remembered for skill in hunting and for their military service. The contributor’s gender also seems to make a difference. Men differ from women in the kinds of stories they share and in their manner of telling them.

Because the images represent such a narrow slice of time, they also document changes on the island, particularly in housing and clothing styles. Men are wearing European dress and hats, and women’s garments, though traditional in design, are made from Western fabrics. Most people are still wearing traditional footwear, which was probably warmer and just as waterproof as anything money could buy.

The photographs also depict an interesting mix of older and newer-style dwellings, including a few of the older semi-underground homes. By the 1920s, most St. Lawrence Islanders had moved into above-ground wooden houses. Wood frame houses with horizontal siding first appeared on the island in 1927, and Waugh’s photos document how quickly they were adopted. Children in these pictures were the first generation to grow up in Western-style wood frame houses. Commentators also remember these years as the time when people began to find jobs off-island. Only 80 years earlier, around 1850, the first whalers and traders had arrived, bringing all manner of Western goods. Lifestyles, prices, modes of communication, transportation, governance, and more would continue to change dramatically with the advent of World War II and the construction of army bases on the island.

The timing for gathering memories sparked by these photographs is critical, as they were taken 80 years ago. Many elders, now in their 70s and 80s, still have first-hand memories of individuals depicted in the photos. Adults in the photos are remembered by their grandchildren (now elders themselves). A few of the young children are still alive. The book has become an opportunity for elders today to introduce these forebears to present and future generations.

If anything is missing from the volume, it might be additional context about social, economic, or political circumstances on St. Lawrence Island around the time of Waugh’s visits. For example, in 1930, the population of Gambell was only about 250—on the rise after famine had decimated the island 50 years earlier. Savoonga was a much smaller community, first established as a reindeer camp in 1916. It stands to

reason that a large percentage of the 1400-plus residents of the island today probably descend from people in Waugh's photos.

Leuman Waugh could not have foreseen the significance his photos would come to have. In her foreword, St. Lawrence Islander Vera Metcalf refers to them as family photos—cultural treasures that enrich family remembrances and connections. Other Arctic communities and researchers should take note that this volume represents only a small, geographically specific portion of the Waugh collection; there are more photographs as well as documents on Arctic medical history available for dissemination and study.

This volume shares the deep story of a visual repatriation. Even its format exemplifies the repatriation process, illustrating how images trigger deep reservoirs of knowledge and memory when they leave dusty archives and are “born again” within their communities of origin. For museums and researchers, the wealth of knowledge and new relationships engendered by rejoining collections with source communities has been one of the most exciting, if not surprising, aspects of repatriation and return. For people in source communities, it can be even more meaningful, not only in nurturing collective memory, but also because their relatives are finally coming home.

Reference

KRUPNIK, Igor, Willis WALUNGA and Vera METCALF (editors)
2004 *Akuzilleput Igaqullghet / Our Words Put to Paper. Sourcebook in St. Lawrence Island Yupik Heritage and History*, Washington, Smithsonian Institution, Arctic Studies Center, Contributions to Circumpolar Anthropology, 4.

Julie Hollowell
Department of Anthropology
Indiana University-Bloomington
mailing address: 1315 East 82nd Street
Indianapolis, Indiana, 46240, USA
jjh@indiana.edu